
LE BRASIER

Vincent reposa le jeu de Tarot à sa place et rejoignit ses codétenus dans sa cellule. Cela faisait un peu plus de quatre mois qu'il séjournait à la maison d'arrêt de Ménime. Conduite en état d'ivresse et sous l'emprise de stupéfiants. Un jeune motard renversé sur la départementale 8 qui décèdera quatre heures plus tard. Comparution immédiate. Sept ans de prison dont deux avec sursis.

— Vous auriez pu vous en tirer encore moins bien... lui avait dit son avocate, une jeune fille aux cheveux roux commise d'office, tout droit sortie de l'école et qui n'avait pas brillé par ses compétences.

— Vous êtes mon premier client, lui avait-elle dit lors de leur premier entretien, comme pour annoncer la couleur. Elle aurait pu se passer de l'explication : Vincent avait tout de suite compris qu'elle ne l'aiderait pas à s'en sortir face au juge.

Quatre mois en prison, c'est long. Dire qu'il aurait plus de trente ans lorsqu'il sortirait d'ici. Ses compagnons de cellule l'avaient plutôt bien accueilli. Yanis, vingt-cinq ans, basané avec une grande cicatrice sur le front se contentait de ne pas lui adresser la parole. D'ailleurs, il ne parlait à personne. Quant à Anselme, un gars très grand et à la carrure imposante, il passait la majorité de son temps à lire et à raconter ses conquêtes féminines avec un regard lubrique. Vincent était convaincu que la moitié de ces histoires étaient inventées. Mais l'écouter faisait passer le temps et lui offrait quelques fantasmes dans ce milieu trop masculin.

Le jeune homme s'allongea sur son lit, face à la télévision. Cette foutue télé qu'il ne regardait presque jamais auparavant et qui était devenue comme une amie aujourd'hui. Louée quarante

euros par mois, les détenus avaient accès à une quinzaine de chaînes et leur lot de jeux télévisés. Le programme était rarement intéressant, mais l'appareil restait généralement allumé du matin jusque tard dans la nuit. Une présence.

Vincent soupira et se mit sur le côté, face au mur. Il était 18 heures. La journée était terminée. Le repas du soir n'allait pas tarder à arriver, l'heure de dormir également. Il avait vu beaucoup de films et de séries sur le milieu carcéral. La réalité n'avait rien à voir. La première chose qui l'avait frappé, c'était à quel point il n'y avait rien à faire. Chaque matin, vers 7 heures, un gardien venait s'assurer que tout le monde était en vie. Une demi-heure plus tard, on leur proposait de l'eau chaude pour agrémenter le mélange café-chicorée qui leur avait été distribué la veille. C'était également à cette heure-là qu'il avait la possibilité de donner leurs bons de cantine et leur courrier. Vincent, lui, écrivait très peu. Il envoyait un courrier par mois à ses parents, et il avait fait une lettre d'excuses à son ex-petite-amie juste après son incarcération. Magalie l'avait quitté quelques jours après l'accident.

— Je t'aime toujours, lui avait-elle expliqué. Mais chaque fois que je te vois, je peux pas m'empêcher de voir ce motard... Il y a toute la colère qui remonte en moi. Je t'en veux. Je t'aime. Je peux pas continuer comme ça...

Un monologue par asyndètes que Vincent avait tout de même pleinement compris. À aucun moment il ne lui en avait voulu. Sans doute l'aurait-il quittée lui-même pour lui faciliter sa vie quelques semaines plus tard. Elle avait eu raison de partir. Il ferma les paupières et, après une dernière pensée pour elle, s'endormit profondément.

Stéphanie regarda l'inspecteur Gontrant d'un air désespéré. Elle avait été réveillée au beau milieu de la nuit et avait dû se rendre à la maison d'arrêt de Ménime aussitôt après un appel de la police nationale.

— Il faut croire que le mois de février est un mois maudit dans cette prison, fit remarquer l'inspecteur.

— Vous faites références aux meurtres de 2001 et 2002 ? J'étais pas encore directrice à l'époque. Je travaillais comme chef de bureau à la DAP.

— Je sais. C'est moi qui avait mené l'enquête et j'ai bien connu votre prédécesseur. Malheureusement, nous n'avons jamais élucidé cette affaire, et je suis vraiment surpris qu'un meurtre, fait sur le même procédé, se produise ici huit ans plus tard. Soit l'assassin est toujours dans le bâtiment, soit nous avons affaire à un excellent imitateur.

Stéphanie soupira profondément. Même si elle n'était pas en poste dans cet établissement au moment des faits, elle avait suivi l'affaire des meurtres de la maison d'arrêt de Ménime qui avait secoué le milieu judiciaire au début des années 2000. Tout avait commencé le 10 février 2001. Après une coupure d'électricité de quelques minutes, un détenu du nom de William Bissay avait été retrouvé mort dans la salle commune. Empoisonné. Une petite note avait été retrouvée à l'intérieur de sa bouche. Un message en latin qui avait été traduit en français par : « Je veux être cette flamme ». Ce fait isolé n'aurait pas été autant ébruité s'il n'y avait eu quatre autres décès étranges dans la même journée. Et à chaque fois, une note en latin dans la bouche de la victime. Mises bout à bout, l'inspecteur Gontrant avait compris que ces étranges messages formaient un genre de poème. « Je veux être cette flamme qui se prend dans tes cheveux, caresse ton visage et le marque à son passage ». Aucun suspect réel. L'affaire avait piétiné pendant un peu plus d'un an lorsque, soudain, en février 2002, nouvelle vague de meurtres mystérieux. Cette fois, trois cadavres avaient été retrouvés, avec, dans la bouche de chacun, un message formant une nouvelle phrase : « Je veux être ce brasier rugissant qui dévore ta peau et poulèche ton corps ». Trois cadavres retrouvés dans la même journée, mais toujours aucune trace d'un quelconque criminel. L'affaire avait été abandonnée par la police après plusieurs

années d'enquête. Jusqu'à ce matin du 1er février 2010. Huit ans plus tard. Un gardien avait découvert le corps d'un détenu sur le sol de sa cellule, inerte. La police avait trouvé un morceau de papier dans sa bouche avec une inscription latine. Les deux compagnons de cellule de la victime avaient été isolés et étaient actuellement interrogés par la police. La victime semblait avoir été empoisonnée.

— L'écriture est très semblable à celle des messages retrouvés lors des deux premières vagues, expliqua l'inspecteur Gontrant. Nous allons l'analyser pour voir si cette similitude est réelle ou feinte. Quoi qu'il en soit, il faut s'attendre à d'autres meurtres dans la journée. Trois. Quatre. Peut-être plus.

— Très bien, fit Stéphanie en frottant ses yeux encore fatigués. Je vais donner l'ordre de maintenir tous les prisonniers dans leur cellule. Ni activités, ni douches, ni sorties aujourd'hui.

— Il ne s'agit pas que des détenus. Nous allons devoir interroger le personnel de la prison, et notamment les gardiens. J'aurais besoin que vous me dressiez la liste de tout le personnel de l'établissement, en indiquant ceux qui travaillent ici depuis huit ans ou plus.

— C'est une prison ici. Le meurtrier a plus de chance d'être un prisonnier qu'un membre du personnel.

— Madame Lafaut, dans une prison tout le monde est prisonnier. Même vous.

Sur ce, l'inspecteur Gontrant sortit du bureau de la directrice, laissant celle-ci perplexe.

Vincent suivit les agents de police à travers les couloirs jusqu'à la porte de sa cellule. Cela faisait maintenant 3 heures que Yanis avait découvert le corps de leur colocataire. Le jeune homme d'à peine vingt-cinq ans l'avait réveillé en pleine nuit, les larmes aux yeux, essayant d'articuler des propos cabalistiques.

— Vincent ! avait-il hurlé. Vincent ! Anselme ! Je... Va... Dis... Je t'en prie !

Il lui avait d'abord fallu calmer Yanis avant d'apercevoir Anselme, face contre terre, au pied de son lit.

— Anselme ? avait appelé Vincent en tentant de secouer l'homme. Anselme ? Ça va ? Tu m'entends ?

Puis tout s'était déroulé très vite. Vincent avait appelé les gardiens qui avaient constaté la mort de leur codétenu. Puis Yanis et lui-même avaient été emmenés dans des bureaux séparés pour un interrogatoire très long et fatigant. L'agent de police qui avait interrogé Vincent lui avait appris qu'Anselme avait été empoisonné, et il attendait visiblement que le prisonnier lui donne une liste de suspects.

— Anselme était gentil, avait répondu le jeune homme. Il n'avait pas d'ennemis ici, que je sache. Mais bon, c'est la taule, on sait pas trop ce qui peut arriver.

— Vous pensez qu'il a pu se suicider ?

— Anselme ? Non, j'y crois pas trop. Il était là pour une affaire professionnelle qui avait mal tournée et il devait sortir en août. On se suicide pas alors qu'on a purgé presque toute sa peine.

— Et Yanis ?

— Celui qui est dans ma cellule ? J'ai pas grand-chose à vous dire sur lui. Il était très ami avec Anselme. Mais moi, il me dit jamais rien. Il dit jamais rien à grand monde d'ailleurs. Je crois qu'il vit pas très bien son incarcération et qu'Anselme l'a un peu pris sous sa protection. Anselme avait dix ans de plus que lui, c'était un peu comme son grand frère.

En revenant dans sa cellule, Vincent réalisa que c'était la première fois qu'il traversait la prison de nuit. Et la nuit, le bruit des portes paraissait encore plus effrayant que la journée. Même s'il n'était là que depuis quelques mois, le jeune homme savait déjà que le bruit des portes était quelque chose qui resterait gravé dans sa mémoire. C'était la première chose qui l'avait impressionné à son arrivée, en octobre : le nombre de portes. Quatre pour arriver à l'accueil. Quatre portes... pour faire quinze mètres de marche. Et chaque porte faisait un bruit terrible. Un

bruit qu'il entendait la journée et souvent la nuit, pendant les rondes. Mais se promener la nuit dans le bâtiment et supporter ce bruit dans de telles circonstances était encore plus effrayant. Les questions et les angoisses se bousculaient dans sa tête. Anselme, avec qui il partageait sa cellule depuis son arrivée, était mort. Il était mort à quelques mètres de lui, sans que personne ne puisse lui venir en aide. Qu'avait-il ressenti ? Avait-il souffert ? Pourquoi l'avait-on empoisonné ? Est-ce que lui aussi risquait sa vie ici ? N'avait-il pas été empoisonné également, et ne tarderait-on pas à le retrouver face contre terre, l'écume aux lèvres ?

Calme-toi, se disait-il tandis que la porte de sa cellule se refermait derrière lui. C'est un meurtre isolé.

Mais pourquoi y avait-il autant de policiers mobilisés ? Pourquoi cette sensation d'urgence qui planait sur les autorités ?

Vincent s'assit sur son lit et regarda Yanis, recroquevillé sur son matelas, au-dessus de celui d'Anselme. Sa respiration saccadée trahissait ses sanglots qui exprimaient autant de peur que de tristesse. Bien que Vincent n'eût que deux ans de plus que Yanis, le garçon lui avait toujours fait l'impression d'un adolescent timide et réservé. Il ignorait pourquoi il s'était retrouvé derrière les barreaux, et même Anselme ne lui avait rien dit à ce sujet.

Il tenta un sourire en coin à l'adresse de Yanis, mais celui-ci ne le regardait pas. Son regard vague ne fixait que le néant, bien au-delà des murs de béton qui les cloitraient ici.

— Ça va ? demanda-t-il alors.

Yanis tourna lentement les yeux vers lui et haussa les épaules.

— Ils m'ont posé plein de questions, dit-il finalement.

— Les flics ?

— Oui. Sur Anselme. Sur ce que je savais. Sur les autres.

— Ils ont fait pareil avec moi. C'est normal, ils essaient de comprendre ce qui lui est arrivé.

— Il était dans une prison maudite, c'est tout ce qui lui est arrivé. Ils le savent.

Vincent fronça les sourcils.

— Il y a des prisonniers qui sont là depuis très longtemps.
Y a des rumeurs.

— Sur quoi ?

— Des meurtres qui ont eu lieu ici, dans cette prison, et qui n'ont jamais été résolus. Des gens disent que cette prison est maudite.

— C'est vrai que c'est la merde ici, approuva Vincent. Mais je suis très terre-à-terre et je crois pas à une malédiction surnaturelle. Les flics pensent qu'Anselme a été empoisonné par un autre détenu, ou qu'il s'est suicidé.

— Ils savent très bien que non.

Et son regard repartit dans le vide, mettant fin à la conversation.

L'inspecteur Gontrant, qui avait pris ses quartiers dans un bureau de la maison d'arrêt de Ménime, relut encore une fois la traduction de la phrase latine qui avait été trouvée dans la bouche d'Anselme Felini : « Je veux boire chacun de tes cris ». La construction de la phrase était la même que lors des meurtres précédents. Tout à coup, un agent de police entra dans la pièce d'un pas pressé.

— Inspecteur Gontrant, on a du nouveau !

— Je vous écoute, agent Brice.

— On a fait des recherches sur le texte trouvé dans la bouche des victimes. Il apparaît qu'elles font toutes parties d'un même poème.

— Quel poème ?

— On a trouvé qu'une seule publication du texte. Mais le texte est en français, et pas en latin.

— Où a-t-il été publié ?

— Dans le dernier numéro de « Lueurs Sombres » paru la semaine dernière. C'est une revue numérique. Le poème s'appelle « Le brasier » et a été écrit par Axel Montéra.

— Vous n'avez trouvé aucune publication avant celle-ci ?

— Non, aucune. La rédaction de la revue ne répond pas au téléphone, nous réessaierons en début de matinée. Par contre, on a trouvé une petite biographie sur Montéra. C'est un avocat lyonnais, originaire de Ménime. Il publie régulièrement des textes dans des revues depuis sept ou huit ans.

— Très bien, fit Gontrant. Pour l'instant, ce Montéra est notre seule piste concrète. En 2001 et 2002, les meurtres s'étaient tous succédés dans la même journée. On a sans doute que quelques heures, voire quelques minutes avant que la prochaine victime ne meure. Appelez le commissariat de Lyon et demandez-leur de nous amener Axel Montéra le plus rapidement possible.

L'agent acquiesça et sortit du bureau en courant. L'inspecteur regarda sa montre. Il était trois heures quarante du matin. La journée allait être très longue. Après son échec lors des premiers meurtres, il comptait bien résoudre cette énigme vieille de huit ans cette fois-ci.

Fatigué, mais stressé, Vincent ne parvenait pas à retrouver le sommeil. Il ne cessait de se tourner et se retourner sur son lit, dans un état hypnagogique sans fin. Dans le noir, il ne parvenait pas à ôter l'image d'Anselme, mort, imprégné sur sa rétine. Il aurait au moins voulu ne pas dormir dans cette cellule morbide. Le corps avait été enlevé pendant son interrogatoire, et ses affaires avaient sans doute été fouillées également.

Vincent se retourna encore une fois et jeta à terre le drap qui lui tenait trop chaud. Il resta encore quelques minutes immobiles, dans le noir, lorsque, soudain, son esprit perçut un bruit très léger dans la cellule. Comme un frottement inquiétant qui se rapprochait très lentement de lui. Son cerveau lui hurlait d'ouvrir les yeux, de sauter hors du lit et d'éclairer la lumière... Mais aucun de ses muscles ne répondait. Le bruit se rapprocha encore légèrement... puis plus rien. Le silence. Un silence plus inquiétant que le bruit qui lui avait donné naissance. Cette fois, le cerveau de Vincent se réveilla pleinement. Le jeune homme n'osait plus bouger, de peur de révéler sa présence. Il retint sa

respiration pour essayer de percevoir à nouveau le son. Soudain, il sentit quelque chose monter le long de ses jambes. Quelque chose de chaud, d'informe, qui remontait lentement ses mollets, ses jambes... Vincent hurla et eut un mouvement de recul tel qu'il se heurta la tête contre le sommier du lit superposé au sien. Une main se posa sur son avant-bras. Vincent voulut rouler au bas du lit, mais une autre main se posa sur sa bouche pour l'empêcher de crier.

— C'est moi, entendit-il dans la nuit. Vincent, c'est moi, arrête, je voulais pas te faire peur.

Il mit plusieurs secondes à reconnaître la voix de Yanis et à se calmer.

— C'est moi, c'est moi, arrête de crier.

— Putain, mais t'es con, hurla Vincent en enlevant la main de Yanis de sa bouche.

— Je voulais pas te faire peur, désolé. J'ai vu que tu dormais mal et ta couverture est tombée par terre. Je voulais juste la remettre...

Vincent prit le temps de respirer et de calmer les battements de son cœur

— C'est rien. dit-il finalement en s'adossant contre le mur.

Yanis s'assit au bord du lit. Les yeux de Vincent s'étaient habitués à l'obscurité et il pouvait voir, maintenant, le regard gêné de son compagnon de cellule.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il d'une voix plus posée.

— J'ai peur... répondit Yanis.

— C'est tes histoires de malédictions qui te font peur. Arrête de penser à ça.

— Non, c'est pas ça. Sans Anselme... j'ai peur.

— Tu dis ça parce qu'il veillait sur toi ?

Yanis ne répondit que par un reniflement. Vincent savait que les larmes du garçon pouvaient à tout moment ressurgir.

— Est-ce que...

Yanis ne termina pas sa phrase.

— Quoi ? demanda Vincent.

— Est-ce que je peux dormir avec toi ?

— Non mais ça va pas ?! répondit un peu brutalement Vincent. T'es pas un gamin et je suis pas pédé. On va pas se serrer dans un lit de 80 centimètres alors qu'il y en a quatre dans cette pièce !

— Je suis désolé, j'aurais pas dû... C'est juste... J'ai peur.

Les yeux noirs de Yanis ne se détachaient pas du sol, là où se trouvait quelques heures auparavant le corps de son ami. Vincent eut tout à coup de la tendresse pour ce garçon qui venait de perdre la seule personne avec qui il s'était lié d'amitié dans cet univers si dur et difficile. Le jeune homme se rendit compte qu'il pensait beaucoup à Magalie depuis son retour dans la cellule. Ce n'était pas tellement la personne qui lui manquait cette nuit-là. Il n'avait pas besoin de parler ou d'être écouté. Il aurait juste eu besoin de sa présence. De pouvoir la prendre dans ses bras, la serrer fort contre lui pour se reconforter de ce qu'il venait de vivre. Juste pour se sentir apaiser et un peu protéger. Ne pas se sentir seul. Comme il était seul depuis trop longtemps entre les quatre murs de cette pièce qui le privait de liberté ! Comme il était seul...

Pleure pas, mec. Pleure pas. Ça sert à rien.

Il s'allongea sur le matelas en mousse et tendit la main vers l'épaule de Yanis pour l'inviter à rester près de lui. Le garçon s'allongea à son tour et remonta la couverture jusqu'à son menton.

Vincent n'était pas très à l'aise. C'était la première fois qu'il se retrouvait à dormir aussi proche d'un autre garçon. Tous deux ne dormaient qu'avec un simple caleçon, et il pouvait sentir la chaleur de la peau de Yanis se diffuser sous le drap. Encore une pensée pour Magalie. Si seulement il pouvait la serrer tout contre lui... Faire retomber la pression qu'il subissait depuis des mois. Depuis ce putain d'accident. Quel con, vraiment. Vincent ferma les yeux et, sans réfléchir, prit Yanis dans ses bras et se colla un

peu plus à lui. Aucun désir. Juste la sensation de sentir l'être humain près de lui. De ne plus être seul, juste pour une nuit.

L'inspecteur Gontrant raccrocha son téléphone portable et sortit du bureau. La police nationale de Lyon avait retrouvé Axel Montéra et avait interpellé l'avocat chez lui, dans un appartement du centre-ville. Une voiture n'allait plus tarder à déposer le jeune homme devant la maison d'arrêt de Ménime où Gontrant l'accueillerait en personne. Sa montre indiquait à présent 5 heures du matin. Les agents qui l'accompagnaient avaient pu recueillir les propos d'un grand nombre de prisonniers, mais rien de significatif jusqu'à présent. Pas plus de résultats sur les interrogatoires des gardiens qui officiaient pendant la nuit.

L'inspecteur descendit l'escalier qui menait au rez-de-chaussée pour rejoindre la directrice de l'établissement. La prison n'avait pas beaucoup changé depuis la dernière fois qu'il avait enquêté ici. Il avait tellement marché dans ces couloirs, analysé les plans du bâtiment, qu'il connaissait cet endroit presque aussi bien que les personnes qui y travaillaient. Dès les premiers meurtres de 2001, Gontrant avait suspecté un homme en particulier d'être derrière ces meurtres, mais celui-ci avait été assassiné à son tour lors du massacre de 2002, ce qui, pour le juge, invalidait cette thèse. L'inspecteur, quant à lui, s'était intérieurement persuadé qu'il avait raison et que son suspect s'était suicidé après son dernier crime. Aucun autre meurtre n'avait eu lieu dans la maison d'arrêt de Ménime depuis, ce qui l'avait conforté dans son idée. Lorsque son supérieur l'avait appelé pour lui annoncer que l'enquête était relancée suite à la découverte d'un nouveau corps dans la prison avec une note en latin dans la bouche, toutes les théories de l'inspecteur s'étaient écroulées, l'obligeant à repartir de zéro.

Alors qu'il allait frapper à la porte du bureau des surveillants, l'agent Brice l'interpela.

— Inspecteur Gontrant, on a les premiers résultats de la police scientifique concernant l'analyse de l'écriture de la note en latin.

— Et donc ?

— Et donc ils sont catégoriques : la note qu'on a trouvée dans la bouche d'Anselme Felini a bien été écrite par la même personne que les poèmes trouvés lors des deux premiers massacres.

— Alors il y a vraiment quelque chose qui m'a échappé pendant toutes ces années...

— Pour le moment, on a que l'analyse de l'écriture. On saura en milieu de journée si l'encre utilisée est la même et pour les analyses ADN, ça va être beaucoup plus long.

— Nous n'avions trouvé aucun autre ADN que celui des victimes les autres fois. Je crois pas que ce sera différent cette fois-ci.

— Vous savez, dit l'agent d'une voix plus hésitante, ici beaucoup de prisonniers parlent de malédiction...

— Je sais ce qui se raconte. Que cette prison aurait été bâtie sur les ruines d'anciens cachots et que les personnes mortes là-dedans hanteraient aujourd'hui les couloirs de l'établissement. Je vais vous dire quelque chose, agent Brice : la personne qui commet ces meurtres n'est pas un fantôme, mais un être de chair et de sang, et vous le constaterez vous-même lorsque je lui passerai les menottes aux poignets. Maintenant, si vous n'avez pas d'autres superstitions à me raconter, je veux bien que vous alliez poursuivre les interrogatoires des gardiens. Un de vos collègues a sûrement besoin d'être relayé.

Sur ce, l'agent salua l'inspecteur d'un hochement de tête et s'en alla. Gontrant leva les yeux au plafond et frappa à la porte du bureau de la directrice. Pas de réponse.

— Madame Lafaut ? Vous êtes là ?

Toujours rien. Pourtant, l'inspecteur entendit un bruit. Comme une chute, de l'autre côté de la porte.

— Madame Lafaut, tout va bien ? demanda-t-il en frappant derechef.

Tout à coup, un cri retentit de l'autre côté du battant. Quelqu'un était en train de se battre !

— Police ! Je vais enfoncer la porte ! prévint l'inspecteur Gontrant. Et, joignant le geste à la parole, il donna un violent coup de pied contre la porte, mais celle-ci ne bougea pas. Un second essai aussi infructueux puis plusieurs gardiens et agents de police, alertés par les cris de l'inspecteur, vinrent à son aide. Lorsque la porte céda, le spectacle qui s'offrit au petit groupe les révolta. Le corps de la directrice était allongé sur le sol, devant le bureau en marbre qui trônait au milieu de la pièce. Son visage, recouverte d'écume blanchâtre, baignait dans une mare de sang. Stéphanie Lafaut avait probablement glissé et s'était ouvert de la crane sur le coin du bureau dans sa chute. Le fauteuil près de la fenêtre était renversé et un capharnaüm d'objets divers jonchaient le sol.

Lorsque Vincent entendit la musique, il savait qu'il était en train de rêver. Il avait parfaitement conscience de son corps allongé contre celui de Yanis. Il pouvait sentir la poitrine du garçon se soulever doucement au rythme de sa respiration. Il pouvait sentir sa peau douce et rassurante contre la sienne. Cette musique qu'il entendait, elle provenait de ce monde entre songe et réalité, quand le cerveau voyage dans l'imaginaire tout en étant conscient que ce n'est pas réel. Cette musique, il se souvenait l'avoir déjà entendue. C'était un morceau de Miossec qu'Anselme lui avait fait écouter à son arrivée. Quelques brides de paroles lui parvenaient, en sourdine, jusqu'aux oreilles...

Trente ans. N'attends plus que l'on vienne t'attendrir. Redeviens touchant, comme quand tu voulais tout détruire.

Les paupières fermées, Vincent marchait dans un univers aux couleurs pastel. Pas de portes, pas de murs, pas de prison. Un immense jardin, le bruit de la mer et l'air marin qui s'infiltrait dans ses poumons comme symbole de liberté. Le jeune homme n'avait jamais vu la mer, mais Anselme lui avait beaucoup parlé

de Brest et de sa Bretagne natale. C'était à partir de ces histoires que Vincent avait construit, dans son esprit, une vision idyllique de cette région française. D'ailleurs, Anselme était là, assis sur un banc, au pied d'un arbre, sous l'ombre des ramures agitées par une brise légère. Il s'assit à côté de lui sans dire un mot. Anselme paraissait plus âgé qu'il ne l'était.

— Tu te poses des questions, dit-il en fixant le paysage droit devant lui.

— Ils disent que tu t'es suicidé, dit Vincent en imitant le regard de son aîné.

— Vous êtes en danger dans cette prison. Toi. Yanis. Les autres. Les gardiens. Ils sont tous en danger.

— La malédiction ?

— Yanis ne sait pas de quoi il parle. Il est naïf. Mais il a raison. Veille sur lui, Vincent. Il se fera bouffer ici, s'il est tout seul. Il a besoin d'une présence. De douceur. De tendresse.

En d'autres circonstances, cette conversation surréaliste aurait fait réagir Vincent. Il aurait pris son air de révolté indépendant en balançant que la douceur c'était pas son truc, et la tendresse non plus. Mais dans cette atmosphère de plénitude, tout n'appelait qu'au calme et à l'apaisement. Il sentit ses bras resserrer légèrement leur étreinte autour de Yanis.

— Tu te poses des questions, répéta Anselme en fixant toujours l'horizon.

— Tu sais qui aurait pu te tuer ?

— Tu te trompes de question.

— Pour la malédiction, Yanis a raison ?

Anselme sourit, mais ne répondit pas. Vincent fronça les sourcils, mais il n'eut pas le temps d'insister. Un voile brumeux s'abattit sur ce décor printanier et le plongea à nouveau dans les ténèbres. Son esprit réintégra parfaitement son corps et ses paupières s'ouvrirent lentement. Yanis était toujours là. Vincent lui caressa doucement le bras.

L'inspecteur Gontrant ne lâchait pas du regard le jeune Axel Montéra, assis sur la chaise en face de lui. Il avait d'abord été surpris par l'âge du jeune homme. Le garçon venait tout juste d'intégrer le barreau de Lyon et avait fêté ses 28 ans cet hiver. Avec ses cheveux blonds et ses yeux bleus, sa chemise impeccablement repassée bien qu'il eût été emmené de chez lui au beau milieu de la nuit, le jeune homme avait plus le visage d'un jeune premier que d'un assassin. Sans compter le fait que, lors des premiers meurtres, il était encore au lycée et que rien ne pouvait le relier à cette affaire. Mais aujourd'hui, c'était très différent, et Axel Montéra était devenu la première piste concrète vers une résolution de l'enquête.

Le jeune homme lisait une feuille que lui avait donnée l'inspecteur quelques minutes plus tôt. Une sorte de poème écrit en latin, dont il ne comprenait pas vraiment le sens. Ses cours de latin remontaient au secondaire, et il était bien incapable de se souvenir de la moindre déclinaison à présent.

— Ça vous dit vraiment rien ? insista l'inspecteur Gontrant, l'œil inquisiteur.

— Écoutez, je comprends pas ce que vous me voulez. Deux agents de police sont venus me chercher chez moi, m'ont ordonné de les suivre jusqu'ici. J'ai fait une demi-heure de route pour me retrouver dans cette maison d'arrêt et tout ça pour que vous me demandiez si ce texte me dit quelque chose ?

— D'accord, ce texte ne vous dit rien. Je vais donc vous en donner une traduction.

L'inspecteur tendit une nouvelle feuille de papier à Axel. Celui-ci haussa les sourcils, surpris.

— Mais... c'est mon texte !

— Ce texte a été retrouvé par fragment dans la bouche de nombreuses victimes assassinées dans cette prison.

— Je comprends pas...

— Vous comprenez pas ? s'emporta l'inspecteur. Je viens de vous dire que ce texte, que vous avez fait paraître dans une revue la semaine dernière, est la copie exacte d'un poème dont

nous n'avons jamais trouvé aucune autre trace que dans le cadre d'une enquête policière. Donc, soit vous avez eu accès au dossier de l'enquête, ce qui me paraît peu probable étant donné votre inexpérience en tant qu'avocat, et la prudence avec laquelle nous diffusons les informations liées à cette affaire, soit vous en êtes l'auteur original et vous avez un lien avec notre meurtrier, ce qui est beaucoup plus probable. Maintenant, j'attends une explication, et ni vous ni moi ne sortirons de ce bureau tant que vous n'aurez pas éclairé ma lanterne.

— Malgré mon inexpérience, je sais qu'il est inutile de vous baratiner à outrance. Je peux vous expliquer des choses sur ce texte à condition que vous me promettiez que mon témoignage ne se retournera pas contre moi.

— Pour ça, tout dépendra de ce que vous avez à me dire.

— Très bien, capitula Axel sans pour autant se démonter. Je ne suis pas vraiment l'auteur de ce texte. J'en suis plutôt... son diffuseur.

— C'est-à-dire ?

— Avant de me lancer dans des études de droit, je voulais devenir romancier. J'ai commencé à écrire à l'âge de sept ans. Mon premier vrai texte, une nouvelle fantastique, a été immédiatement publiée dans deux revues différentes. J'ai ensuite écrit une dizaine de textes comme celui-ci, mais, peu à peu, je me suis rendu compte que c'était trop dur, que je ne pourrais jamais égaler mes idoles. Un jour, en surfant sur le web, j'ai trouvé un site littéraire à la fois intéressant et très peu connu où le webmaster publiait des textes fantastiques tous aussi géniaux les uns que les autres. Je les ai tous copiés dans mon ordinateur, j'ai changé quelques mots dans les textes, quelques tournures de phrases, et je les ai faits publier dans plusieurs magazines.

— Quel rapport avec le poème qui nous occupe ? demanda Gontrand.

— J'y viens. À l'époque, quand j'étais en première année de fac, j'ai fini par me faire pincer. Quelqu'un a découvert la vérité. J'ai compris que, pour moi, l'écriture n'était plus quelque

chose que je voulais faire. C'était devenu quelque chose que je devais faire, et j'étais prêt à tout pour y arriver. Quand cette personne m'a fait prendre conscience de l'immoralité de mes actes, j'ai tout laissé tomber. Je n'ai plus rien publié. Mais, récemment, j'ai été contacté par la revue « Lueurs Sombres », avec qui j'avais déjà travaillé dans le passé. Le rédacteur en chef m'a envoyé un mail pour demander de mes nouvelles et voulait savoir si j'avais pas un texte inédit pour compléter son dernier numéro. J'ai d'abord voulu refuser, puis j'ai senti mes vieux démons revenir. Alors j'ai envoyé ce vieux texte que j'avais trouvé sur internet il y a longtemps.

— On a déjà fouillé le net à la recherche de ce texte, et nous n'avons jamais rien trouvé.

— Je vous parle d'une époque où tout le monde n'avait pas encore internet. Je l'avais trouvé sur le site d'un amateur de poésie et, à mon avis, ce site n'existe plus depuis bien longtemps. Par contre, j'ai toujours le texte sur mon disque dur.

— J'en reviens donc à ma question : qui a écrit ce texte ?

— De mémoire, il était signé par Guillaume de Lauris.

— On va faire des recherches, dit l'inspecteur Gontrant en ouvrant le navigateur internet de l'ordinateur du bureau. Qu'est-ce que vous savez d'autre sur cet auteur, ou sur ce texte ?

— Rien. Je crois juste que c'est un très vieux texte qui date du onzième ou douzième siècle.

Tandis que le jeune homme parlait, l'inspecteur entra le nom de Guillaume de Lauris dans le moteur de recherche. Google fournissait très peu de résultats sur l'auteur, mais il s'agissait bien d'un poète ayant vécu au douzième siècle et condamné à mort pour hérésie, à cause de poèmes jugés immoraux et allant à l'encontre des principes de l'Église catholique.

— Guillaume De Lauris aurait vécu les dernières années de sa vie à Mongis, lut l'inspecteur à voix haute.

— Mongis ? répéta Axel, en fronçant les sourcils. C'est fou ce que le hasard permet parfois...

Il était plus de neuf heures lorsque Yanis se réveilla ce matin-là. En temps normal, il aurait déjà dû être réveillé par un gardien, mais à cause de la mort d'Anselme, les prisonniers devaient restés dans leur cellule pour la matinée.

Vincent, quant à lui, avait déjà ouvert les paupières depuis de longues minutes. Il tenait toujours Yanis dans ses bras et n'avait pas cherché à se détacher de lui pendant la nuit.

— Merci, dit tout doucement Yanis en caressant le bras du jeune homme.

— Merci pourquoi ?

— D'être resté avec moi. De pas m'avoir envoyé bouler.

— Je crois que j'avais aussi besoin de la présence de quelqu'un, admit Vincent.

Yanis se retourna pour lui faire face et sourit.

— Comment tu te sens ce matin ? demanda Vincent.

— Ça va. Je suis toujours bouleversé par ce qui est arrivé à Anselme. Je crois que j'ai rêvé de lui cette nuit. Il était dans un jardin magnifique, très calme, assis sur un banc. Je m'asseyais à côté de lui. Il avait l'air apaisé et tranquille.

Vincent hésita à parler de son rêve, tant la ressemblance entre leurs songes le troublait au plus haut point.

— Moi j'ai fait un rêve bizarre, dit-il. Je crois que c'est dû à ce que tu m'as raconté cette nuit. Sur la malédiction.

— C'est une histoire que racontent certains prisonniers. Il paraît que la prison a été construite à la place de vieux cachots du Moyen-Âge qui servaient à emprisonner des personnes trop gênantes. À l'époque, Ménime existait pas encore.

— C'est un peu flippant...

— Anselme te raconterait ça mieux que moi.

— C'est vrai que tu étais très proche de lui.

— Oui. Enfin... Il était rassurant pour moi. Il s'occupait de moi. Et en échange...

Vincent fronça les sourcils. Il avait parfaitement compris le bout de phrase que taisait Yanis.

— Je savais pas qu'Anselme et toi...

— On était pas amoureux si c'est que tu penses. Je suis gay, et généralement les homos ne finissent pas très bien en prison. Si ça se sait, je finirai par avoir des problèmes avec les autres détenus. Anselme était sympa, et il me protégeait. En échange, je lui faisais du bien.

Vincent écoutait avec un certain malaise. Il n'avait jamais remarqué l'homosexualité de son codétenu, ni le rapport qui l'unissait à Anselme. Anselme, qui passait son temps à parler des femmes qui composaient son tableau de chasse et qui, finalement, profitait d'un garçon beaucoup plus jeune que lui. C'était cette forme de prostitution qui dégoutait surtout Vincent.

— J'en suis pas fier, continua Yanis. Mais Anselme ne m'a jamais fait de mal et je me sentais plus en sécurité avec lui.

— C'est un peu compliqué à comprendre pour moi, cette relation.

— C'est pas grave. répondit Yanis en se collant un peu plus contre le corps de Vincent.

Tout à coup, celui-ci le repoussa et se leva du lit dans le même mouvement.

— J'ai dit quelque chose de mal ? demanda Yanis, surpris par la violence soudaine de son camarade. Il se redressa et s'assit au bord du lit tandis que Vincent le fixait du regard en fulminant.

— Tu te fous de moi ? dit-il enfin. Tu viens me voir dans la nuit en me demandant de te prendre dans mes bras parce que tu as peur et que tu as besoin de compagnie, et le lendemain, juste après la mort du gars qui te protégeait, tu m'expliques que tu te fais baiser par des mecs en échange de leur protection ? Tu veux que je te dise ? Je suis pas gay. J'ai rien contre, mais je suis pas gay. Je dirai à personne que tu l'es pour pas t'attirer d'emmerdes. Mais je suis pas Anselme. Et je vais pas veiller sur toi en échange de ton cul.

— On s'est pas compris, coupa Yanis, très embêté. J'ai juste voulu être honnête avec toi, mais j'ai pas l'intention de te demander quoi que ce soit. J'ai dormi avec toi parce que j'en avais

envie, et j'avais aucune arrière-pensée. J'avais juste envie... d'être contre toi. Parce que je t'aime bien et que je me sentais seul.

Ce discours suffit à calmer Vincent et à le rassurer.

— Je ne fais les choses que si j'en ai envie, insista Yanis.

Il fit signe à Vincent de s'approcher de lui. Le jeune homme s'exécuta. Yanis plaça une main sur le ventre de son camarade tout en gardant ses deux yeux plantés dans les siens. Il pouvait voir Vincent se poser des questions, essayer de comprendre. Il sourit, et fit glisser le caleçon de son ami jusqu'au sol.

— Vous êtes sûr de ce que vous dites ? demanda l'inspecteur Gontrant, comme si Axel se moquait de lui.

— Certains. Mes parents sont journalistes et ils ont écrit un livre sur Ménime il y a une dizaine d'années. Mongis est le nom d'un des hameaux qui a été absorbé par la ville vers la fin du Moyen-Âge. Mais j'ignorais que le texte que j'ai volé avait été écrit par un homme qui avait vécu dans la même ville que moi.

Gontrant baissa la tête et ferma les yeux pour se concentrer davantage. Il sentait qu'il était tout près de la résolution de cette enquête, mais il ne parvenait pas à comprendre comment. Il était évident que tout était lié à ce poème. Mais quel était le rapport entre ce texte vieux de 800 ans et les meurtres commis depuis 2001 dans la maison d'arrêt de Ménime ?

— Mongis était un tout petit hameau qui servait essentiellement au Seigneur de la région et à l'Église catholique pour faire disparaître des personnes trop dérangeantes. On y avait construit une série de cachots où on laissait mourir les prisonniers, sans doute après plusieurs jours de torture.

— Je suppose que la prison de Mongis se situait à peu près à l'emplacement où nous nous trouvons à présent ?

L'inspecteur réfléchissait à toute allure. Est-ce qu'un descendant, ou tout simplement un fou à lier, vengerait un

homme mort dans les cachots de Mongis neuf siècles auparavant ?

Sa montre indiquait onze heure quarante-cinq. Les aiguilles semblaient faire le tour du cadran plus vite qu'à l'ordinaire. Si le schéma suivi par le meurtrier était le même que lors des premières vagues, alors il lui restait une douzaine d'heures pour résoudre cette énigme.

— Le problème que j'ai avec vous, continua l'inspecteur, c'est que vous êtes mon seul suspect.

— Comment ça ?! s'exclama Axel en se levant de sa chaise.

— Restez assis ! Le poème que vous dites avoir copié est introuvable sur le net.

— Je vous ai dit que je l'avais trouvé il y a longtemps sur un site qui n'existe probablement plus aujourd'hui !

— Donc vous êtes mon seul suspect.

Axel se renfrogna dans son fauteuil.

— J'étais trop jeune lors des premiers meurtres. C'était quand déjà ?

— Le 10 février 2001 et le 20 février 2002.

Axel répéta les dates en les écrivant sur un papier. Les chiffres n'avaient jamais été ses amis.

— J'avais 19 et 20 ans, calcula-t-il. Et je vivais déjà à Lyon pour mes études. D'ailleurs...

Axel s'arrêta brutalement.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda l'inspecteur, intrigué.

Le jeune homme ne répondit pas. Il fixait sa feuille de papier comme un objet à la fois précieux et terrifiant.

— Qu'est-ce qui se passe ? répéta plus sèchement Gontrant.

— On est le combien aujourd'hui ?

— Le 1^{er} février.

— Je crois que je vais vous faire avancer dans votre enquête, déclara Axel avec un sourire triomphant. Et il invita l’inspecteur à le rejoindre à côté du bureau.

— Regardez : toutes les dates des meurtres correspondent à des dates palindromes.

— Des quoi ?

— Des dates palindromes. Qui peuvent se lire de gauche à droite, et de droite à gauche.

Et, joignant le geste à la parole, Axel fit lire les dates qu’il avait écrites sur le papier.

— Aujourd’hui, nous sommes le 01/02/2010. Si vous lisez cette date de droite à gauche, vous pouvez également lire le 01/02/2010. Les dates des autres meurtres, que j’ai écrites ici, sont le 10/02/2001, puis le 20/02/2002. Deux dates que vous pouvez également lire dans les deux sens.

L’inspecteur Gontrant en resta coi. Le jeune avocat avait raison. Et cela pouvait expliquer pourquoi ces choix de dates par le meurtrier. Mais quel était le lien avec le poème ?

— Et si je ne me trompe pas, continua Axel en griffonnant des chiffres sur le papier, la date palindrome précédente était le... 29/11/1192.

— Il y a plus de 800 ans.

— À l’époque où Mongis existait encore.

— Et donc, à l’époque où vivait le poète que vous avez plagié.

L’inspecteur nota la petite colère qui étincela dans les yeux d’Axel lorsqu’il prononça le mot « plagié ». Mais il se félicitait de piquer au vif ce garçon un peu trop fier et sûr de lui. Gontrant pianota sur le clavier de l’ordinateur du bureau, à la recherche d’information sur l’auteur original du poème : Guillaume de Lauris. Il était à présent évident que toute cette affaire tournait autour de lui.

Assis au fond du lit, contre le mur, Vincent regardait Yanis, cherchant à comprendre pourquoi il s'était laissé faire par le garçon.

— T'as pas l'air bien, dit celui-ci avec douceur.

— Je sais pas... Je suis pas gay alors... je me demande...

— T'inquiète pas. On est en taule, tout le monde a des besoins. Et je t'aime bien. Et peut-être que tu m'aimes bien aussi, même si c'est pas de l'amour. Si ça te fait du bien et que ça m'en fait aussi, il n'y a pas de mal à ça.

Tout paraissait si simple dans la tête de Yanis. Mais dans l'esprit de Vincent, c'était plutôt un maelstrom de questions. Il avait pris énormément de plaisir dans la bouche du jeune homme, et s'était complètement abandonné l'espace de quelques minutes. Mais à présent que l'excitation était retombée, il ne pouvait s'empêcher de culpabiliser.

Et de penser à Magalie.

Pas une seconde il n'avait pensé à elle pendant l'acte. C'était seulement après que le visage de son ex s'était imposé dans son esprit.

— Personne ne saura rien. dit Yanis, comme pour le rassurer.

Tout à coup, le bruit du verrou de la porte retentit dans la cellule. Par réflexe, Vincent se couvrit avec la couverture et Yanis se leva du lit. Deux gardiens entrèrent, chacun avec un plateau déjeuner dans les mains.

— C'est l'heure du déjeuner, dit le surveillant le plus âgé en posant son plateau sur la petite table à gauche de l'entrée.

— On va rester encore longtemps ici ? demanda Vincent en feignant un bâillement.

— Je sais pas. La police est toujours là pour l'enquête, et on a reçu l'ordre de vous garder enfermés pour la journée. C'est pour ça que c'est nous qui servons le repas.

— Vous savez ce qui est arrivé à Anselme ?

— Non.

La réponse du gardien était claire : il n'en dirait pas davantage. Puis les deux surveillants sortirent de la cellule en refermant la porte dans un claquement qui angoissa Vincent plus que d'habitude.

Il échangea un regard avec Yanis, enfila un pantalon et tous deux s'assirent devant leur repas. Une petite salade, une viande baignant dans une sauce trop grasse et insipide, des frites. Encore des frites. À la maison d'arrêt de Ménime, les frites accompagnaient la viande trois fois par semaine.

Par reflexe, Yanis alluma la télévision. Stéphane Bern interviewait le chef d'un restaurant breton qui avait ouvert ses portes quelques semaines auparavant.

Breton. Bretagne. Brest. Anselme.

Les pensées de Vincent se tournèrent aussitôt vers le codétenu et le rêve qu'il en avait fait la nuit précédente. Le jeune homme avait beau ne pas être superstitieux, ce rêve lui revenait sans cesse en mémoire, comme un avertissement doux. Un acte de prévention. Anselme avait toujours protégé Yanis. Peut-être veillait-il également sur Vincent... d'une autre manière.

— T'entends rien ? demanda tout à coup Yanis en regardant Vincent.

Celui-ci avala sa dernière feuille de salade et se concentra sur les bruits alentours. Silence. Il s'apprêtait à répondre « non » lorsqu'il entendit effectivement quelque chose. Comme un son métallique et sourd qui provenait de l'intérieur de la cellule.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Yanis.

— On dirait quelqu'un qui parle.

— Dans la cellule ?

Les deux prisonniers se regardèrent, inquiets. Chacun savait ce que l'autre avait en tête : Anselme. Cette voix difficilement audible, ressemblant davantage à un gémissement, qui semblait les appeler... Ou comme un appel à l'aide très lointain, qui résonnerait dans la pièce.

— C'est dans l'évier ! s'écria Vincent en courant vers le lavabo de la cellule. Effectivement, une voix faible sortait par la

grille d'évacuation. C'était un phénomène que la plupart des prisonniers à Ménime connaissaient : il était possible de discuter avec un détenu dans la cellule voisine par la tuyauterie.

— Est-ce que ça va ? demanda Vincent en approchant son visage dans l'évier.

Le même souffle, plus audible cette fois-ci.

— Aidez-moi...

— Est-ce que tout va bien ? Qu'est-ce qui se passe ?

Et toujours la même voix grave qui répond dans un souffle :

— Aidez...moi...

— J'appelle quelqu'un ! cria Vincent dans l'évier.

Et aussitôt, il tapa à la porte de sa cellule en appelant à l'aide. Quelques secondes plus tard, deux surveillants ouvrirent la porte.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda l'un d'entre eux.

— Je crois qu'il y a un problème dans la cellule d'à côté ! cria Vincent.

Les deux gardiens qui avaient distribué le déjeuner accoururent à leur tour, ameutés par les cris de Vincent.

— Arrêtez d'hurler comme ça, vous paniquez tout le monde !

Effectivement, on pouvait entendre d'autres prisonniers crier dans leurs cellules, demandant ce qui était en train de se passer. Vincent entendit certains d'entre eux mentionner une certaine malédiction. L'un des gardiens ouvrit la porte de la cellule voisine.

— Quel horreur... murmura-t-il pour lui-même avec un haut-le-cœur.

La scène qui s'offrait à lui avait tout d'une scène de film d'horreur. Les corps des quatre prisonniers qui occupaient la cellule gisaient sur le sol dans des positions laissant penser qu'ils avaient été démembrés. De l'écume coulait de la bouche jusqu'au sol ne laissant aucun doute sur la raison de leur mort. Empoisonnement.

— Appelez Gontrant, il faut qu'il vienne voir ça ! cria le gardien en entrant dans la cellule.

Il s'approcha d'un des corps, écroulé sous l'évier. Les autres surveillants n'osaient pas franchir la porte de la pièce.

— Mais qu'est-ce qui se passe ici ? demanda le gardien en s'agenouillant devant le corps.

Il sonda la pièce du regard, à la recherche d'indices et, tandis qu'il se penchait pour regarder sous les lits à étage, un violent bruit sourd retentit derrière lui : la porte de la cellule s'était refermée, le laissant seul avec les quatre macchabés. L'homme se releva mais, dans la panique, il chuta sur le bras d'un des cadavres. Au même instant, la lumière s'éteignit.

— Qu'est-ce que vous faites ? cria-t-il.

Mais seul l'écho de sa voix lui répondit. Enfermé dans le noir, il pouvait sentir son cœur battre à tout rompre dans sa poitrine. Une sensation étrange s'empara de lui. Comme une crampe dans ses jambes. Comme des picotements. Une chaleur inconfortable et inexplicable qui se propagea le long de son corps.

Extrait de la revue « Lueurs Sombres » n°21, paru en février 2010. Texte d'Axel Montéra, « Le brasier »

*Je veux te voir au poteau d'un bûcher
implorant tes bourreaux
et la foule en liesse
qui s'extasie de ta détresse.*

*Je veux être au sommet de cette torche
que celui qui te condamne
agite comme un étendard
avec un sourire machiavélique.*

*Je veux voir ta peur
quand il posera près de toi
son arme incandescente,*

*quand le feu se propagera
jusqu'à ton corps hurlant.*

*Je veux être cette flamme
qui se prend dans tes cheveux,
caresse ton visage
et le marque à son passage.*

*Je veux être ce brasier rugissant
qui dévore ta peau
et pourlèche ton corps.*

*Je veux boire chacun de tes cris
entendre hurler ta voix
quand tu t'abandonnes
au feu que je suis.*

*Je veux que tu te débattes.
Je veux que tu me combattes.*

*Et je veux que tu saches
que jamais tu ne vaincras,
que tu es prisonnière
de ce tumulte rougeoyant.*

*Que tu es prisonnière
de mon désir ardent.*

— Vous aimez le morbide... dit simplement l'inspecteur
Gontrant en lisant le poème plagié par Axel.

— Chacun son style, répondit simplement le jeune
homme.

— Si je résume, chaque fois qu'on trouve un mort dans
cette prison lors d'un jour palindrome, on découvre dans sa
bouche une note contenant un vers de ce poème. La dernière
phrase qu'on a trouvée dans la bouche de la directrice, Madame

Lafaut était — entendre hurler ta voix. Cela veut dire qu'il reste donc dix personnes susceptibles de mourir aujourd'hui, ou lors d'une prochaine date palindrome. Le nombre de morts par jour semblant être complètement aléatoire. Reste à connaître l'identité du meurtrier.

L'agent Brice, qui avait suivi toute la conversation sans mot dire, prit alors la parole d'un air hésitant :

— Inspecteur, en faisant des recherches d'après les dires de Monsieur Montéra, j'ai trouvé la trace de plusieurs récits très anciens qui mentionneraient des meurtres similaires de 1190 à 1192. Trois vagues de meurtres à des dates palindromes.

— On aurait donc quelqu'un qui cherche à imiter un meurtrier ayant sévi il y a 820 ans...

L'inspecteur Gontrant s'appuya contre le dossier de sa chaise et inspira profondément, comme si cela allait lui inspirer une idée. Mais, voyant que cela ne venait pas, ce fut Axel qui lui en souffla une :

— Et si c'était le même ?

L'inspecteur toisa le jeune avocat du regard.

— Vous vous croyez dans un de vos récits fantastiques ?

— J'ai déjà vu des choses bizarres à Ménime, croyez-moi, murmura Axel presque pour lui-même.

— C'est-à-dire ?

— Disons qu'on raconte beaucoup d'histoires sur cette ville.

— Toutes les villes ont leurs petits secrets, leurs fables, leurs légendes. Je suis là pour résoudre une enquête, pas pour faire un film de zombies.

Tout à coup, la porte du petit bureau s'ouvrit à la volée et deux gardiens de prison entrèrent, la respiration haletante et la sueur au front.

— Monsieur Gontrant ! Il faut que vous veniez tout de suite.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Il y a quatre morts de plus dans une cellule. Un de vos gars a voulu entrer dans la pièce pour comprendre ce qui s'était passé, mais la porte s'est brusquement refermée derrière lui et nous n'arrivons plus à l'ouvrir !

— Conduisez-moi là-bas ! ordonna l'inspecteur en faisant signe à Axel Montéra de le suivre.

Lorsque l'inspecteur arriva devant la cellule, une dizaine de gardiens et d'agents de police étaient présents et tentaient, à tour de rôle et à plusieurs, d'ouvrir la porte.

— Maxime est enfermé dedans ! cria un des surveillants.

— Poussez-vous ! cria Gontrant en se postant devant la porte. Maxime ? Maxime, est-ce que vous m'entendez ?

Aucune réponse. Les seules paroles qui résonnaient dans les couloirs étaient celles des prisonniers, enfermés dans leurs cellules, qui criaient leur inquiétude.

— Maxime ! hurla Gontrant tandis que deux hommes tentaient à nouveau d'ouvrir la porte.

Contre toute attente, celle-ci céda d'un seul coup, comme si la force invisible qui la maintenait close venait de s'évaporer. Les deux hommes se retrouvèrent au sol et Gontrant pu voir ce qui se passait dans la cellule. Quatre corps, ceux des prisonniers, jonchaient le sol, la bave aux lèvres et les yeux révulsés, comme toutes les victimes du mystérieux tueur. Et, au fond de la cellule, près de l'évier, une cinquième silhouette humaine tentait de ramper sur le sol dans leur direction. Un homme brun, la peau violacée et les mains tremblantes...

Un peu en retrait, Axel mit quelques secondes à voir la scène. Et ce qu'il vit le terrorisa. Le gardien de prison semblait avoir été victime d'un empoisonnement étrange et inexplicable qui l'avait profondément défiguré. Ses yeux globuleux et injectés de sang, la salive blanchâtre qui cachait sa bouche... L'homme avança encore de quelques centimètres pour atteindre le seuil de la porte avant de s'écrouler sur le sol, dos à terre. Ses yeux, ce

qu'il en restait, se figèrent. Sa bouche s'entrouvrit et expulsa un dernier souffle.

— Vite, appelez une ambulance ! cria Gontrant en se penchant au-dessus du corps de l'homme. Il glissa ses doigts dans la bouche entrouverte et en retira une note sur laquelle figurait une inscription latine. Il tendit le mot à Axel qui le prit du bout des doigts avec dégoût.

Gontrant s'assit sur le sol, près du corps. Il semblait y avoir beaucoup plus de victimes cette année que les précédentes. Pourquoi l'assassin avait-il soudain accélérer la cadence ?

— Vous êtes restés devant la porte de la cellule ? demanda l'inspecteur aux agents de police.

— Depuis le début. Personne n'est entré ou sorti.

— C'est impossible.

— Sauf si tous les meurtres depuis 800 ans sont commis par la même personne, dit Axel.

— Un esprit ?

Le jeune avocat ne répondit pas. Il avait sa propre théorie, mais il était évident que l'inspecteur n'était pas prêt à l'entendre...

Prison de Mongis. 29 novembre 1192.

Seul dans son vieux cachot noir et humide, Guillaume ruminait sa vengeance. Cela faisait plus de trois ans qu'il avait été enfermé dans cette cellule pour écrits obscènes et contraires aux mœurs. Sans doute sa prise de position contre l'appel de Grégoire VII à la troisième croisade avait-elle scellé son destin. Pourtant, après l'échec total des croisés en 1149, Guillaume ne pensait pas commettre de blasphème en mettant le Pape en garde. Il avait suffi d'une seule publication sur ce thème pour l'envoyer en prison à vie. Mais personne n'avait osé lui dire le véritable motif de sa condamnation. Officiellement, il mourrait dans sa cage en métal avec les rats à cause de son texte « Le brasier » publié dans le recueil « Palindrome », jugé contraire à la morale. Mais Guillaume de Lauris n'avait pas dit son dernier mot. Puisque ce

poème n'était qu'un prétexte pour l'enfermer, il voulait réparer cette injustice : à chaque date palindrome depuis sa condamnation, il était parvenu à tuer plusieurs autres prisonniers, par empoisonnement. À chaque fois, il avait glissé un bout de parchemin sur lequel il avait méticuleusement écrit un vers de son poème avant de la mettre dans la bouche du cadavre. Ainsi, sa présence à Mongis se trouvait-elle à présent justifiée.

— Je me vengerai, murmura Guillaume pour lui-même. Ce leitmotiv incessant avait fini par devenir sa seule phrase cohérente.

D'après ses calculs, la prochaine date palindrome serait le 10 février 2001. Une date lointaine. Si lointaine... Mais les malédictions traversent les années bien mieux que les hommes. Et les hommes se souviendraient longtemps de Guillaume de Lauris...

La musique. Cette même musique. Vincent la reconnut immédiatement. Miossec. Le jeune homme était à nouveau en train de rêver. Il était de retour dans cet étrange pays de calme et de tendresse. Anselme était là, lui aussi, sur son banc, sous l'ombre d'un arbre.

— Pourquoi tu me fais venir ici ? demanda Vincent.

— Je suis mort. Je peux pas venir vers toi. Moi, je peux pas.

Vincent s'assit sur le banc à côté de son aîné.

— C'est calme ici, dit-il. J'ai beau tenir à la vie, je me dis que parfois, tu as un peu de chance.

— Ce n'est calme qu'en apparence. Dans les tapis d'herbes, dans les parterres de fleurs... derrière les buissons... des créatures rôdent. Et l'une d'elles va s'en prendre à vous. À toi. À Yanis.

— Quelle créature ?

— Un homme en colère. Ou ce qu'il en reste. Pas vraiment un homme. Juste de la colère.

— La malédiction dont parlait Yanis ?

— On jette une malédiction car sa durée de vie est infinie comparée à celle d'un homme. Mais Guillaume est un impatient. Il n'attendra pas plus longtemps pour finir son poème.

Vincent regarda Anselme. Le jeune homme ne comprenait pas les phrases de son ami.

— J'ai promis à Yanis de toujours le protéger, continua-t-il en fixant l'horizon. Je vais le faire une dernière fois. Après ça, ça sera à toi de veiller sur lui. Tu me le promets ?

— D'accord.

— C'est un garçon timide. Compliqué. Mais sincère. Et fragile. Il mérite une seconde chance. Et toi aussi. Comme beaucoup de taulards. Mais je peux pas sauver tout le monde.

— Nous sauver de quoi ?

— Guillaume va encore tuer d'autres personnes. Il assassine tous ceux qui dont la famille est originaire de Ménime de très longue date, quand ce n'était qu'un petit village.

— C'est lui ton meurtrier ?

— Je vais t'aider à sortir d'ici. Emmène Yanis avec toi. Partez loin. Et refaites votre vie. Oubliez l'ancienne. Ne vous faites pas remarquer. Vivez. Vous avez une deuxième chance. C'est l'occasion de faire mieux. D'être fort. D'être bon. Je vais vous aider à vous enfuir. Mais il faudra faire vite. J'ai pas la force ni l'expérience de Guillaume pour me matérialiser chez les vivants.

Tandis qu'Anselme expliquait à Vincent comment s'évader de la prison, le jeune homme vit une étrange créature, au loin, derrière des arbustes. Comme un monstre au corps d'homme, et au comportement animal. Sans doute le Guillaume contre qui Anselme le mettait en garde.

— Prends soin de toi, dit enfin Anselme. Et veille sur Yanis.

Dès qu'il eut terminé sa phrase, Vincent émergea. Il était à nouveau allongé sur son lit. Yanis, tout près de lui, semblait veiller sur son sommeil.

— Tu vas bien ? lui demanda-t-il.

Vincent répondit par un sourire.

Un hurlement déchirant le silence. Des cris, des bruits de pas précipités. Vincent colla son oreille contre la porte de la cellule. C'était le signal. Celui dont Anselme lui avait parlé en rêve. Il fit signe à Yanis de s'approcher.

— On va sortir, dit-il.

Le jeune homme lui adressa un regard d'incompréhension paniqué.

— T'inquiète pas. Tu auras juste à me suivre et à faire ce que je te dirai. Et dans quelques minutes, on sera dehors.

— Mais... Comment on va passer la porte ? Et les gardiens ? La prison grouille de flics...

— On va nous aider. T'inquiète pas.

— Ils hurlent tous là derrière !

— Justement. On va profiter qu'ils soient occupés pour sortir.

Encore quelques bruits de pas dans le couloir, puis les voix se firent plus lointaines. C'était le moment. Il frappa doucement à la porte, comme le lui avait expliqué Anselme et, comme par magie, la porte s'entrouvrit. Vincent sourit et adressa un remerciement mental à son ami défunt.

— Mais comment...

Vincent fit signe à Yanis de se taire, puis il poussa doucement la porte. Il s'assura que personne ne se trouvait à proximité et sortit de la cellule, son ami sur les talons. Ils longèrent le couloir et passèrent les trois portes qui les séparaient de l'entrée principale de la même manière : à chaque fois, Vincent donnait trois petits coups sur le battant, et celui-ci s'ouvrait de lui-même. L'homme veillait à refermer consciencieusement chacun d'entre eux, comme le lui avait demandé Anselme. Et à chaque fois, il pouvait entendre les portes se verrouiller sur son passage.

— Personne ne pourra vous suivre si vous passez assez rapidement, lui avait expliqué Anselme. Assurez-vous juste d'être discrets d'une porte à l'autre.

En arrivant devant le poste d'accueil, il sentit les battements de son cœur d'accélérer dans sa poitrine. Même si la plupart du personnel était occupé à traquer un assassin insaisissable, deux personnes surveillaient le hall d'entrée. La porte de sortie ne se trouvait plus qu'à quelques mètres... Vincent se retourna vers Yanis.

— Il va falloir courir, lui dit-il.

Le jeune homme acquiesça d'un hochement de tête. Ils prirent prit une grande inspiration, échangèrent un dernier regard, puis les deux hommes se précipitèrent de leur cachette jusqu'à l'entrée. Vincent frappa à la porte comme il l'avait fait auparavant. Celle-ci s'ouvrit et se referma sur leur passage. Quelques secondes plus tard, il entendit les poings des deux agents qui frappaient sur la vitre de la porte pour leur ordonner de rester là, mais il ne se retourna pas. Il avança jusqu'à la porte suivante. Puis la suivante. Plus que deux. Et enfin, ils sentirent l'air extérieur leur caresser le visage. Un grand parking presque désert s'offrait à eux. Il ne leur restait plus qu'à le traverser à l'abri des regards pour gagner leur liberté. Cela avait été plus facile que Vincent ne l'avait imaginé. Ce ne fut qu'à cet instant qu'ils se retournèrent. Quelques mètres en arrière, les deux agents avaient été rejoints par quelques collègues qui tentaient vainement d'ouvrir les portes de toutes leurs forces. Tout à coup, Vincent distingua une silhouette éthérée entre les gardiens et lui. La silhouette d'un homme qui lui sourit. Anselme.

Dix-huit heures trente. Le train d'Axel n'allait pas tarder à partir. L'agent Brice l'avait raccompagné à la gare sur les ordres de l'inspecteur Gontrant. Ce dernier avait enfin décidé de son innocence et l'avait autorisé à repartir chez lui à condition de ne pas quitter la ville de Lyon où il réside. Le jeune avocat était persuadé que Gontrant ne résoudrait jamais son affaire de meurtre. Son esprit n'était pas assez ouvert. S'il avait grandi à Ménime, lui aussi, il aurait compris que ce qui se passait dans

cette ville trouvait parfois des explications à la limite du surnaturel.

Tandis que la SNCF annonçait le départ du train, les yeux d'Axel se posèrent sur deux hommes d'environ son âge assis deux sièges plus loin. Un garçon basané qui se lovait dans les bras de son petit-ami.